La part de ciel

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568409

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La part de ciel[1]

par Daniel

Ce n'est pas un livre sur l'homosexualité, mais un poème à la gloire de l'amitié, ce qui vaut tout autant.

Son style est simple, direct et souple. Et que dire de la profonde connaissance de l'homme seul dont fait preuve l'auteur, Paul Pilotaz ? De cette lutte avec l'ange qui grandit chaque existence ?

Que voilà une œuvre excellente, positive, qui nous est proposée avec franchise. Il est aujourd'hui peu d'ouvrages que l'on referme avec le sentiment d'avoir participé à quelque chose de grand et de réel. La « Part de ciel », qui n'est pas la leçon de morale que l'on pouvait redouter, est de cette catégorie. Quelle joie d'avoir ce roman à portée de sa main !

Le cadre, déjà, est bien fait pour séduire. L'action se passe en Afrique. près de Conakry, dans la forêt où vivent des colons voués à une solitude presque totale.

Champion est l'un de ceux-là. D'un caractère exécrable et brutal, il a réussi, grâce à sa force et à sa volonté, à défricher et à faire prospérer des cultures, mais non sans que ses ouvriers noirs en pâtissent. Les autres colons le craignent, le jalousent peut-être, en tout cas gardent leurs distances.

Un beau matin débarque Pierre Maubert, 23 ans, avec sa jeunesse, son bon cœur, son enthousiasme et suffisamment de courage pour ne pas se laisser impressionner par l'accueil que lui réserve Champion, furieux de voir un intrus violer sa solitude.

«— Vous êtes ici; qu'êtes-vous venu y faire ?

— Vous demander quelques conseils.

— Je n'en donne pas.

La voix de Champion, cassante, emplissait la pièce. Son visage mat rosissait aux pommettes, ses yeux profondément enchâssés brillaient.

— Parlez, j'ai l'habitude de crier, vous pouvez y aller vous aussi. Je n'irai pas colporter ce que vous me direz, tandis que moi, de votre discrétion, je m'en fous.

— Vous m'étourdissez un peu.

Maubert avait levé les yeux et un sourire à peine esquissé reparaissait sur ses lèvres.

— Bon Dieu, pourquoi riez-vous ainsi ?

— Je ne me moque pas.

—Je m'en doute. De quoi vous moqueriez-vous d'ailleurs ? De mon exaltation ? Je n'ai parlé à personne depuis deux mois. Je vis seul, vous savez ce que c'est ? Mais non, c'est aux anges que vous semblez sourire; êtes-vous heureux ?

—Je ne sais pas. La maison est belle, la plantation a l'air magnifique; et vous criez quand je ne suis pas sourd.

Un silence s'établissait, que le service du boy marchant sur ses pieds nus troublait à peine. Champion, de ses yeux immobiles regardait Maubert.

— Je m'excuse, vous me gênez à me fixer ainsi.

1) Paul Pilotaz. — La part de ciel. Guilde du Livre, Lausanne.

— Bien, bien.

Les paupières battirent rapidement et le regard retrouva une transparence.

— Bien, vous avez dit ce qu'il convenait de dire. Je ne suis occupé que de moi, mais vous aussi, vous existez, sans doute. Je ne devrais pas non plus vous gêner; mais, dans ce cas, allez donc ailleurs. »

Cette rencontre, à première vue négative, a fait naître dans le cœur de chacun des deux hommes une amitié contre laquelle Champion, cependant, essaie de se défendre.

Maubert s'installe non sans que son terrible voisin ait tout fait pour qu'il s'en aille.

Du temps est passé. Les deux hommes ont pris l'habitude de se réunir parfois et de se saoûler jusqu'à rouler sous la table. A quelle autre distraction pourraient-ils d'ailleurs recourir ? Au cours de discussions sans fin, Champion se plait à vanter tout ce qu'il a créé, arraché à la forêt et conquis.

Maubert, pour sa part, travaille tout autant sur son terrain mais emploie des méthodes complètement opposées à celle de son ami. Il est aimable, patient et, surtout, traite les Noirs avec affection. Ce qui met Champion en furie, car il ne peut admettre qu'un peu d'amour est plus efficace que des coups de cravache ou des bordées d'injures.

« . . . Suis-moi, écoute-moi — c'est la terre, elle seule, qui vaut quelque chose . . . Un jour, je me suis couché contre la terre, là, je la tenais dans mes bras, tout entière, la terre; j'ai pleuré, j'ai gémi sur elle, tout contre elle. La terre, c'est la femme, tu comprends; je la sens vivre. c'est pour elle qu'il vaut la peine de souffrir. Pas pour le reste, pas pour les Noirs non plus. Mène-les, vois-tu, comme je mène les miens. Tu comprends, tous, tous les hommes te mordront s'ils ne te craignent pas. Laisse-les; ils travaillent, tu les paies, ne cherche pas plus loin. La terre, le bananier, il n'y a que ça. C'est cela qui vit, cela que l'on sent vivre. Les hommes, les Blancs, les Noirs, il ne m'auront pas les salauds. Ah, tu crois les avoir parce que tu rigoles avec eux ? Bougre d'imbécile, va, ils t'auront quand même ! C'est en me cramponnant que je les ai eus, moi, tu m'entends, en me tuant, parce que je le veux, parce que rien ne me fera lâcher prise. Tu leur fais un sourire, toi, et eux te font des grâces. C'est en les mâtant qu'on les mène; bientôt ils t'enc . . . »

Mais qu'on ne croie pas que Champion soit une brute dépourvue de tout sentiment. Toutefois, Pierre juge meilleur de ne pas répéter trop souvent ses visites. Il s'oblige à ce sacrifice (car c'en est un) par amitié pour Champion qu'il respecte et comprend.

«Deux fois, trois fois, il avait pris le chemin de la plantation de Champion; il avait même, un jour, passé la première rivière, traversé la forêt, et s'était arrêté à mi-route, dans la clairière latérique. Comme il aurait voulu lui dire tout ce qu'il croyait déjà comprendre, et partager avec lui sa souffrance. Il ne devait pas y aller. Il était sans force, sans courage, il ne savait pas dominer son cœur. O Champion, dans quel désert brûlé erres-tu ? Il ne devait pas l'y rejoindre car tout espoir de l'en sortir serait alors à jamais perdu.»

Champion, du reste, ne tarde pas longtemps à montrer le bout de son nez. Car il a autant besoin de la présence de Pierre que Pierre celle de

Champion. Leur rencontre se fait de la façon la plus simple, sans explications. Il n'est question de vocabulaire entre eux.

«— Asseyez-vous quelque part, Champion. Pas dans la chambre, elle est noire, elle est triste. Je vous attendais avec beaucoup d'impatience.

— Je n'avais pourtant pas l'intention de venir.

— Mais si, j'étais certain que vous reviendriez. En somme, vous m'aviez insulté sans raison.»

Arrive alors Ménard qui vient tout gâcher. C'est un ancien ami de Champion dont il est resté pendant des années sans nouvelles. Il croit habile d'évoquer le passé et pousse même l'inconséquence jusqu'à dire aux colons rassemblés que Champion a changé, qu'il s'humanise et que cette amélioration est l'œuvre de Maubert.

Il n'en fallait pas plus pour humilier Champion et le plonger dans une colère qui ne connaît de bornes. Il accuse son ami Pierre d'être la cause de ce colportage, tente un jour de le précipiter dans un fleuve où sommeillent des crocodiles. Pierre s'en tire de justesse mais non sans ressentir une profonde amertume. Il ne tarde d'ailleurs pas à tomber gravement malade et écrit à Champion.

«Je suis encore trop fatigué, Champion, pour aller vous voir et risquer de me faire tremper. Voulez-vous venir ici dimanche ? J'aurais tant besoin de vous.»

Champion demeure sourd aux appels de son ami et lui répond laconiquement : « Plus tard !». Mais il se fait violence car il éprouve un désir impérieux de le revoir.

«Pierre avait eu l'insolence de venir, lui l'avait chassé; toutes les raisons étaient pour lui, toutes les excuses. Mais c'est pourtant, à la fin, la plus terrible chose de penser que l'on est tout entier dans son droit . . .

Pour une fois, un autre prenait sa place; pour une fois, il pouvait se décharger sur lui de toutes les responsabilités, le charger de toutes les culpabilités. O Pierre, c'est à ton tour de payer ! Jusqu'alors, jamais Champion n'avait eu conscience de faire souffrir; il injuriait, insultait, rendait coup pour coup, se débattait à sa manière; les hommes le laissaient et le terrible choc en retour n'atteignait guère que lui. Eux, ce grand corps, ce gros bloc, n'en avaient pas même été ébranlés. Maintenant seulement il se rendait compte du mal qu'il pouvait faire, maintenant seulement ses coups portaient; Pierre était parti les épaules voûtées de tout ce poids dont lui, Champion, s'était déchargé, de ce poids trop lourd qu'il avait eu tant de mal à porter . . . »

Ménard doit quitter l'Afrique. Avant de partir, il rend visite à Champion et lui avoue qu'il est seul responsable de tous les bruits qui ont couru sur le vieux colon et que Pierre, par conséquent, est innocent. Champion n'est plus le même. La vie qu'il a connue, les efforts fournis et le climat ont eu raison de son équilibre. C'est de son lit qu'il voit un jour s'approcher Pierre, venu pour lui faire ses adieux définitifs.

«— Je dois partir. La raison? Ma sœur est morte, elle vivait seule avec ses trois enfants depuis la mort de son mari. Je ne sais pas quand je pourrai revenir, tu t'occuperas de la plantation, tu m'écriras, tu me parleras de toi. C'est toi qui m'as donné aujourd'hui du courage, c'est le souvenir de tes luttes et de tes souffrances. Et la certitude qu'elles ne

sont pas inutiles. Mais tu n'as voulu chercher qu'en toi l'enseignement de la vie. Ah, comme tu seras fort le jour où tu connaîtras ta faiblesse, le jour où tu accepteras de tendre la main et d'ouvrir ton cœur ! Tout peut t'aider, tout vient te soutenir. C'est l'orgueil qqui a été ta faiblesse, lui qui voulait te prouver que tu étais si fort que tu pouvais tout refuser. Ne sens-tu pas aussi que le ciel s'ouvre par le contact avec les autres ? La lune apparaît derrière les arbres, les Noirs vont commencer leurs danses. Je les aime; elles sont l'élan vers la création et elles marquent le rythme même de la vie; je les aime, elles sont comme une flamme qui monte et que notre souffle entretient, ces danses où l'homme est libre, seul, où sa joie, son allégresse triomphent.

Il se taisait; les sons parvenaient à Champion scandés, lointains et sourds, mais apportant jusqu'à lui leur soutien, qui jusque-là emplissait l'air, vibraient, le pénétraient de leurs vagues chaudes, puissantes, et transportaient son âme vers la certitude d'une union enfin trouvée. Pierre reprenait :

— Oh, notre seul secret, c'est de garder confiance en notre rôle d'homme.

Champion étendit le bras de son côté et, un instant, Pierre posa sa main sur la sienne. Ils restèrent là longtemps, puis Pierre voulut partir et il s'enfonça seul dans la nuit pour regagner sa case.»

Pierre est parti. Des plaintes contre Champion sont déposées auprès du gouverneur qui décide alors le renvoi du colon. Champion voit s'écrouler d'un coup le travail de plusieurs années de sacrifices et de luttes quotidiennes. Anéanti, il erre comme un fou dans la forêt et tombe bientôt, mordu par un serpent venimeux. Les Nègres le retrouvent. agonisant, et le conduisent en hâte à l'hôpital. C'est alors que commence le vrai calvaire de Champion. Car si le chirurgien, par devoir, fait tout ce qu'il peut pour sauver la vie de son patient à la fâcheuse renommée, il le traite sans douceur et de la manière la plus brutale qui soit, négligeant même d'employer les narcotiques qui soulageraient d'affreuses interventions.

« Dès le premier jour, il s'engage entre le docteur et lui une sorte de lutte âpre. Le premier la cherchait-il ? Champion tournait la tête vers lui, il s'approchait, pressait légèrement les chairs douloureuses puis laissait retomber la main blessée, s'éloignait. Il triturait ses instruments, paraissait en chercher un, puis revenait encore; déjà Champion hurlait, l'injuriait, disait n'importe quoi. Il était crispé; tout son corps solidement maintenu par les lanières de cuir était à la limite de la résistance et de la tension. Le bistouri pénétrait enfin dans la chair, les drains étaient arrachés, remplacés par d'autres qui s'enfoncaient dans cette main tuméfiée, purulente jusqu'au poignet. Cela durait chaque fois une demi-heure. Lorsqu'on remontait le malade, il n'avait plus la force de crier, plus même celle de souffrir; pour retrouver la souffrance, il lui fallait une heure de demi-inconscience.»

La santé de Champion s'améliore peu à peu. Mais les souffrances et les semaines passées à l'hôpital ont provoqué le miracle attendu. Son caractère s'est adouci. Et le souvenir de Pierre le hante.

«Il s'éloignait, s'éloignait; il lui semblait être transporté et aller irrésistiblement à la rencontre de Pierre. Son visage prenait enfin la forme

dans le rêve; il était dans la chambre, il s'approchait du lit; qu'il était bon qu'il prît sa main, qu'il la soulevât, qu'il la gardât dans la sienne ! Il lui parlait d'une voix basse, mystérieuse : « Cet infini honheur, il est là, à ta portée, à la portée de tous les hommes.» Il lui chuchotait : «Je ne puis te dire autre chose, c'est toi seul qui dois le trouver.» Il tenait toujours la main de Champion dans la sienne, mais sa présence s'estompait pourtant peu à peu. Il disparaissait tandis qu'éperdument Champion aurait voulu s'élancer vers lui. Ne pourrait-il donc plus jamais le rejoindre ? « O Pierre, je sais maintenant que l'enfer est de vivre seul ! . . . »

Devant une telle attitude, le gouverneur pardonne. Champion pourra reprendre l'exploitation de son cher domaine.

Et l'auteur de ce livre admirable de terminer par une conclusion non moins digne du reste.

L'œuvre est encore agrémentée d'illustrations du grand artiste Erni dont l'éloge, je crois, n'est plus à faire.

La lumière bleue

— Déshabille-toi, ma lumière, et viens t'étendre auprès de moi !

*

Ma lumière ! Si je t'appelle ainsi, c'est en pleine connaissance de cause; car je les connais toutes, les lumières, et les suites lumineuses, et le noir effrayant qui leur succède en fin de course ! . . . Tiens, les signaux pour la circulation! Ce sont les symboles exacts des lumières de l'amour . . . des lumières de la vie . . . car il n'est de vie sans amour !

Feu vert : vous pouvez démarrer, faites vite, les feux sont synchronisés; mais il vous faut rouler à une allure régulière.

Et l'on démarre, et l'on fonce; on y va de tout son cœur, de toute son âme, de tout son corps, et l'on aime *à feu vert*, follement, impétueusement, mais dans la main, chair contre chair; et les sexes affolés s'inondent mutuellement de clartés insolites, et les lèvres murmurent des mots entre-coupés, et les bouches ne connaissent plus exactement le goût ni la couleur de leur salive, car toutes les salives se rencontrent, parce-que c'est le feu vert !

*

— Déshabille-toi, ma lumière ! Et viens t'étendre auprès de moi ! . . . là . . . comme cela ! . . . Comme ton corps est chaud ! Comme ta chair vibre ! Que ta peau est douce ! Aime-moi, aimons-nous, fort ! Ta main glisse sur moi et taquine mon plaisir . . . Oui, ma lumière, blottis-toi, identifie-toi à moi, et nous allons jouir ensemble, pleinement ! harmonieusement ! parce que c'est le feu vert !

*

. . . et puis, ça passe au jaune. Alors là, à moins d'accélérer sérieusement, il faut stagner en attendant le rouge qui signifie l'arrêt . . . En amour, ce feu jaune est synonyme d'habitude d'abord, de lassitude ensuite ! Oh, bien sûr, on accélère une fois ou deux pour l'éviter, mais on le retrouve alors au prochain carrefour, et il passe au rouge sans vous donner le temps de vous méfier ! J'ai connu également cette lumière;